

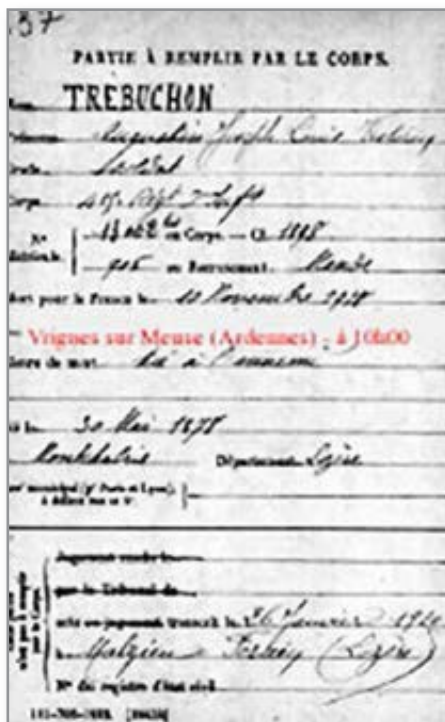
Des dates de décès falsifiées — 11 novembre 1918

Michel Keable (7085)

Le 11 novembre 1918, peu après 5 h du matin, dans le wagon-salon d'un train stationné dans la clairière de l'Armistice aussi connue sous le nom Rethondes, en forêt de Compiègne, le maréchal Ferdinand Foch (1851-1920), commandant suprême des forces alliées, et les autorités allemandes signaient un armistice pour une durée de 36 jours. Ce faisant, on fixait au 11 novembre à 11 h le cessez-le-feu. Le maréchal Foch fait transmettre à 5 h 15 le matin même par télégraphe aux commandants des armées alliées le message suivant :

Les hostilités sont arrêtées sur tout le front, à partir du 11 novembre, 11 heures (heure française). Les troupes alliées ne dépasseront pas, jusqu'à nouvel ordre, la ligne atteinte à cette date et à cette heure¹.

Cet ordre est retransmis aux troupes françaises à Vrigne-Meuse, département des Ardennes, à 7 h 15.



Fiche militaire – Augustin Trébuchon.

Pourtant, les combats continuent jusqu'au dernier moment ; plusieurs dizaines de soldats sont tués ce jour-là. Parmi eux, un soldat de 1^{re} classe, estafette de la 9^e compagnie du 415^e régiment d'infanterie, Augustin Trébuchon (peut-être un patronyme prédestiné), est tué d'une balle à la tête vers 10 h 50 alors qu'il portait un message pour son capitaine. Certains affirment que le message porté par Trébuchon annonçait que la soupe serait servie à 11 h 30 à Dom-le-Mesnil². Une légende ?



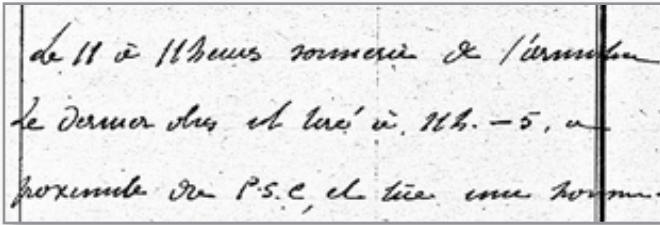
Tombe d'Augustin Trébuchon à Vrigne-Meuse.

Augustin Joseph Louis Victorin Trébuchon, fils de Jean-Baptiste et Rosalie Vissac, est né le 30 mai 1878 au Malzieu-Forain, en Lozère, hameau de Montchabrier. Mobilisé en 1914, il avait 40 ans à son décès.

Pour lui, comme pour tous les Français tués le 11 novembre 1918, la date « officielle » du décès restera le 10 novembre 1918 car, pour les autorités françaises, il n'était pas possible de mourir pour la France le jour de la victoire. D'autres hypothèses plus sympathiques, mais moins crédibles, veulent que les médecins et les chefs des soldats aient modifié la date pour éviter des ennuis aux veuves de guerre qui n'auraient pas eu droit aux pensions à leur être versées si leurs époux avaient été tués

1. FAUVEAU, Alain. « Le dernier combat : Vrigne-Meuse, 10 et 11 novembre 1918 », *Revue historique des armées* [en ligne], mis en ligne le 20 juin 2008, <http://rha.revues.org/291> (consulté le 27 septembre 2014).

2. DOMMELIER, Georges. Propos recueillis par HERVIER, Sébastien. « Qui était le Lozérien Augustin Trébuchon, dernier mort de la Grande Guerre ? », www.midilibre.fr/2012/11/10/je-pense-a-trebuchon-depuis-mon-enfance,592005.php (consulté le 27 septembre 2014).



Transcription :

Le 11 à 11 heures sonnerie de l'armistice
Le dernier obus est tiré à 11 h. - 5, a
proximité du P.S.C, et tue un homme.

après la fin de la guerre. On retrouvera des décès de soldats français datés du 11 novembre, mais il s'agit de ceux qui sont décédés des suites de blessures antérieures. Conséquemment, il devient très difficile de connaître combien de soldats français ont été tués ce 11 novembre puisqu'ils sont confondus avec ceux décédés la veille.

Les documents officiels concordent : fiche militaire sur le site « Mémoire des hommes » ou fiche d'état civil à la mairie

de Malzieu-Forain. Tout semble confirmer un décès le 10 pour Trébuchon !

Quoiqu'Augustin Trébuchon soit maintenant connu comme le dernier « poilu » tué durant le Grande Guerre³, il semble bien qu'un soldat inconnu ait été tué à 11 h 05. Un document daté du 11 novembre 1918 et retrouvé dans un journal des marches et des opérations (JMO) du Service de santé révèle qu'un soldat non identifié a été tué à 11 h 05 par un obus. On ne sait cependant rien de ce soldat⁴.

En somme, même si, en général, on peut se fier aux documents officiels, il faut parfois se tourner vers les historiens pour connaître la vérité.

Vous pouvez communiquer avec l'auteur à l'adresse :

michel.keable@live.ca

3. Vigne-Meuse, <http://fr.wikipedia.org/wiki/Vrigne-Meuse> (consulté le 29 septembre 2014).

4. ANDREUX, Jean-Émile. Mo(t)saiques 2, <http://motsaiques2.blogspot.ca/2012/11/p-197-augustin-trebuchon-dernier-poilu.html> (consulté le 28 septembre 2014).

Jacques Genest dit Labarre était-il soldat ?

Marcel A. Genest (0567)

Une énigme de plus dans le champ de la généalogie. Jacques Genest dit Labarre était-il soldat ? Je n'en suis pas sûr, quoi qu'on en dise.

L'idée d'aborder ce sujet m'est venue après l'annonce faite par la Société de généalogie de Québec de remettre un parchemin à ses membres descendants directs d'un soldat du régiment de Carignan-Salières. Est-ce que tous les émigrés portant un surnom étaient automatiquement un soldat de ce régiment ?

Il est indéniable que Jacques Genest portait le surnom de Labarre. Il le confirme lui-même dans le premier contrat qu'il a signé. Par contre, « Labarre » est devenu un patronyme, car auparavant il était un surnom associé aux familles Allard, Charron, Genest et autres. Même Joseph Antoine Le Febvre, gouverneur en Nouvelle-France, portait le surnom patronymique La Barre.

D'où vient le fait que l'on prétende qu'il était soldat dans le régiment de Carignan, compagnie de La Fredyère ? En consultant la liste des soldats de ce régiment, on y trouve deux soldats portant le patronyme Labarre mais aucun Genest. Les premiers contingents du régiment sont arrivés en Nouvelle-France en 1665.

La compagnie de La Fredyère était cantonnée dans la région de Trois-Rivières et en mission de combat à l'extérieur du pays. Durant ce temps, mon ancêtre, le 14 mars 1666, procède à l'achat d'une terre à Sainte-Famille de l'île d'Orléans. Au recensement de l'année suivante, il déclare avoir six arpents en culture.

Si mon ancêtre Jacques avait fait partie du régiment, était-il possible qu'il obtienne son licenciement un an après son arrivée ? D'ailleurs on ne connaît pas la date de son arrivée en Nouvelle-France.

Où sont les documents prouvant hors de tout doute que celui-ci était soldat ?

Une réponse peut être apportée en consultant Régis Roy et Gérard Malchelosse, dans leur ouvrage *Le régiment de Carignan*, p. 97. Ces derniers réfèrent au dictionnaire de M^{re} Cyprien Tanguay et commettent une erreur, car M^{re} Tanguay, vol. 1 et 2, parle de Jacques Genest comme d'un taillandier. D'ailleurs le *Fichier Origine* le présente comme tel. Aussi, René Jetté dans son *Dictionnaire généalogique des Familles du Québec* commet la même bourde. Michel Langlois, dans son *Dictionnaire biographique des ancêtres...*, volume 2, p. 338, amorce une première rectification en écrivant qu'il serait le Labarre de la compagnie de La Fredyère. Mais dans sa monographie *Carignan-Salière, 1665-1668*, p. 119, Michel Langlois l'exclut définitivement du régiment et de la compagnie de la Fredyère.

La recherche généalogique et historique actuelle nous démontre donc que ce personnage n'était pas un soldat du régiment de Carignan-Salières, même si son métier de taillandier aurait pu nous laisser croire à une telle appartenance.

Vous pouvez communiquer avec l'auteur à l'adresse :

magenest@videotron.ca